être fort aises d'obtenir déjà tant d'un homme du rang de sa seigneurie, qui n'habite pas un grenier, mais qui a en sa possession l'abbaye de Newstead. Nous le répétons, soyons reconnaissants. Comme l'honnête Sancho, bénissons Dieu de ce qu'on nous donne, et ne regardons pas dans la bouche d'un cheval dont on nous fait cadeau [77].

NOTES DES HEURES DE PARESSE.

[1] Cette préface a été omise dans la seconde édition.

[2] Le comte de Carlisle, auteur d'une tragédie intitulée : *la Vengeance d'un Père.*

[3] L'auteur réclame spécialement l'indulgence du lecteur pour ce petit poëme, son premier essai, qui fut composé à l'âge de quatorze ans. *B.*

[4] C'est le nom par lequel l'auteur a partout désigné Harrow.

[5] Le docteur Drury, auquel j'ai causé bien des tourments, a été l'ami le meilleur, le plus tendre et le plus éclairé que j'aie jamais eu. Je le regarde encore aujourd'hui comme un second père. *B.*

[6] Le docteur Butler.

[7] Dans les écoles publiques de l'Angleterre, les commençants sont soumis à leurs aînés, jusqu'à ce que, parvenus aux classes supérieures, ils commandent à leur tour.

[8] Thomas Sackville, lord Buckhurst, créé par Jacques Ier comte de Dorset, fut le premier qui composa un drame régulier.

[9] Charles Sackville, comte de Dorset, regardé comme l'homme le plus accompli de son temps.

[10] Miss Chaworth appartenait à cette famille des Chaworth qui devait avoir pour lord Byron un intérêt profond et tout spécial. C'était en 1804. Six semaines passées auprès d'elle enflammèrent le cœur du jeune homme. Avec les vacances son beau rêve s'évanouit. Il ne la revit plus qu'une fois, l'année suivante. En août 1805, elle se maria, et mourut en 1832, de la frayeur que lui causa le pillage du manoir de Colwick par les insurgés de Nottingham.

[11] C'est le nom classique de l'université de Cambridge.

[12] Auteur d'un ouvrage sur la versification grecque.

[13] Les jours de fête les étudiants portent des surplis dans la chapelle.

[14] Mes amitiés d'enfance ont été des *passions* (car j'ai toujours été violent) : je ne crois pas qu'il y en ait une seule qui ait duré jusqu'à présent; il est vrai que la mort en a moissonné quelques-unes. *B.*

[15] A Harrow, dans tous mes combats, je me suis passablement tiré d'affaire. Je ne crois pas avoir été vaincu plus d'une fois sur sept. *B.*

[16] On montre, dans le cimetière d'Harrow, une tombe de laquelle on découvre Windsor. C'est là que Byron allait fréquemment passer des heures entières, plongé dans ses méditations. Les élèves l'ont appelée la « tombe de Byron. »

[17] Personnage d'un drame d'Young, intitulé *la Vengeance.*

[18] Acteur célèbre.

[19] C'est la traduction presque littérale d'un proverbe espagnol.

[20] Cet incident eut lieu à Southwell, et la jolie demoiselle à laquelle ces vers furent adressés était miss Houson.

[21] Selon les lois, tout mineur est réputé enfant.

[22] « Quand j'entrai au collége de la Trinité, à Cambridge, en 1805, à dix-sept ans et demi, j'étais dans la disposition d'esprit la plus insupportable. J'étais malheureux de quitter Harrow, malheureux d'aller à Cambridge au lieu d'aller à Oxford, malheureux par suite de circonstances domestiques de différents genres, et conséquemment aussi insociable qu'un loup qu'on a enlevé du milieu de sa bande. » *B.*

M. Moore ajoute : « Le genre de vie que menait alors Byron, au milieu des dissipations de Londres et de Cambridge, sans foyer, sans même le toit d'un ami pour le recevoir, était peu propre à le rendre content de lui-même ou du monde. N'ayant à se conformer à d'autre volonté que la sienne, les plaisirs pour lesquels il avait le plus de goût lui devinrent bientôt insipides, faute de ces indispensables assaisonnements de toute jouissance, la rareté et l'obstacle. »

[23] Ayant appris que cette pièce de vers avait été l'objet de censures sévères et peu ménagées, je n'y répondrai qu'en citant un passage d'un ouvrage estimé, l'*Etranger en France*, de Carr : — « Pendant que nous étions occupés à regarder un grand tableau, où l'on voyait entre autres un guerrier totalement nu, une dame à l'air prude, et qui paraissait avoir atteint l'âge où l'on désespère, l'examina longtemps avec sa lorgnette, puis dit aux personnes de sa société : « Il y a beaucoup d'indécence dans ce tableau. » Sur quoi madame S..... me dit à l'oreille : « C'est dans ce qu'elle vient de dire qu'est l'indécence. » *B.*

[24] La catastrophe de cette légende est puisée dans l'histoire de Jéronymo et Lorenzo, au premier volume de l'*Arménienne*, ou *le Voyeur de spectres*, par Schiller. Elle a aussi quelque analogie avec une scène du troisième acte de *Macbeth*.

[25] Les montagnards d'Ecosse allument, le 1er mai, de grands feux de joie, appelés *Beal-tain*, feux de Baal. C'est une ancienne superstition celtique.

[26] Le docteur William (lord Mansel).

[27] Shakspeare.

[28] Le Cam, rivière de Cambridge.

[29] Expression familière aux quakers, qui croient à l'opération de l'Esprit saint dans le cœur de l'homme.

[30] La cornaline dont il est ici parlé fut donnée à lord Byron par un enfant de chœur de Cambridge, nommé Eddlestone, qui paraît avoir été de sa part l'objet de l'amitié la plus enthousiaste.

[31] Dans mon enfance, je passais pour bon acteur. Outre les déclamations d'Harrow, dans lesquelles j'excellais, en 1806, à Southwell, sur un

théâtre d'amateurs, j'ai joué trois jours de suite Penruddock dans *la Roue de la Fortune*, et Tristam Fickle dans la farce de *la Girouette*, et on m'y a fort applaudi. Le prologue prononcé en cette occasion était de ma composition. Les autres rôles était joués par des jeunes personnes et des jeunes gens du voisinage : l'auditoire était indulgent, et tout se passa pour le mieux. *B.*

32 Le jeune poëte écrivit ce prologue entre deux relais, en partant d'Harrowgate.

33 Harrow.

34 Miss Elisabeth Pigot, de Southwell, à laquelle sont adressées plusieurs des lettres qui datent de la jeunesse de Byron.

35 *Lachin y Gair*, que, dans la langue erse, on prononce *Loch na Garr*, est une haute montagne des Highlands du Nord, près d'Invercauld. C'est, dit-on, la plus haute montagne de la Grande-Bretagne. C'est assurément l'une des plus sublimes et des plus pittoresques de nos « Alpes calédoniennes. » Son aspect est sombre, mais son sommet est couronné de neiges éternelles. C'est là que j'ai passé une partie de mon enfance, et c'est ce souvenir qui a produit ces stances. *B.*

36 Je fais ici allusion à mes ancêtres maternels, les Gordons, dont plusieurs combattirent pour le malheureux prince Charles, plus connu sous le nom de Prétendant. Cette branche de ma famille était alliée aux Stuarts par les liens du sang et du dévouement. George, second comte d'Huntley, épousa la princesse Annabella Stuart, fille de Jacques Ier d'Ecosse. Il en eut trois fils, et j'ai l'honneur de compter le troisième, sir William Gordon, parmi mes ancêtres. *B.*

37 Je ne suis pas certain qu'aucun Gordon ait perdu la vie à la bataille de Culloden ; mais comme il y en eut plusieurs qui périrent dans l'insurrection, je me suis servi du nom de l'action principale ; *pars pro toto.*

38 Il y a dans les Highlands un canton de ce nom. Il y a aussi un château de Braemar.

39 Le révérend John Becher, de Southwell.

40 L'abbaye de Newstead fut fondée par Henri II, peu de temps après le meurtre de Thomas Becket.

41 La croix rouge était le signe que portaient les croisés.

42 Le prieuré de Newstead était consacré à la Vierge.

43 Lors de la dissolution des monastères, Henri VIII donna l'abbaye de Newstead à sir John Byron.

44 Newstead soutint un long siége dans la guerre entre Charles Ier et son parlement.

45 Lord Byron et son frère sir William avaient un commandement dans l'armée royale. Le premier était général en chef en Irlande, lieutenant de la Tour, et gouverneur de Jacques, duc d'York, depuis Jacques II ; le second se distingua dans plus d'une bataille.

46 Lucius Cary, lord vicomte Falkland, l'homme le plus accompli de son temps, fut tué à la bataille de Newbury, en chargeant dans les rangs du regiment de cavalerie de lord Byron.

47 Ceci est un fait historique. Une violente tempête suivit la mort ou l'enterrement de Cromwell, ce qui occasionna plus d'une dispute entre ses partisans et les cavaliers : les uns et les autres y virent une intervention divine. Qu'elle ait eu pour objet l'approbation ou le blâme, c'est ce que nous abandonnons à la décision des casuistes de l'époque. J'ai cru devoir, dans mon poëme, tirer parti de cette circonstance. *B.*

48 Charles II.

49 « Arrive ce qui pourra, » écrivait Byron à sa mère en mars 1809, « Newstead et moi aurons une destinée commune. Maintenant j'ai vécu dans ce lieu, mon cœur s'y est attaché, et il n'est pas de nécessité présente et future qui puisse m'engager à trafiquer du dernier vestige de notre héritage. J'ai assez d'orgueil pour être en état de supporter des embarras de fortune ; mais dussé-je obtenir en échange de l'abbaye de Newstead la plus grande fortune du pays, je rejetterais la proposition. Tranquillisez-vous sur ce chapitre : je sens comme doit sentir un homme d'honneur, et je ne vendrai pas Newstead. »

50 Le docteur Butler, directeur du collége d'Harrow.

51 Lors de la retraite du docteur Drury, trois candidats se présentèrent pour occuper le fauteuil vacant : MM. Drury, Evans et Butler. « Au premier mouvement que fit naître dans le collége cette lutte des trois rivaux, » dit M. Moore, « le jeune Wildman se mit à la tête du parti de Marc Drury ; mais Byron se tint à l'écart, et ne prit parti pour personne. Désireux toutefois de s'en faire un allié, un membre de la faction Drury dit à Wildman : Je sais que Byron ne se joindra pas à nous, parce qu'il ne veut point du second rang ; mais en le nommant notre chef, nous sommes sûrs de l'avoir pour nous. » C'est ce que fit Wildman, et Byron prit le commandement.

52 Le docteur Drury. Lord Byron en parle partout dans les termes les plus honorables.

53 Pendant une révolte à Harrow, le poëte empêcha qu'on ne mît le feu à la classe, en montrant aux élèves les noms de leurs pères gravés sur les murs.

54 Lord Byron dit quelque part, en parlant de la vie qu'il menait à Harrow : « On me trouvait toujours au milieu du tapage, des révoltes, des querelles et des espiégleries de tout genre. » Un jour, par manière de bravade, il arracha tous les barreaux de la fenêtre de la grande salle. Le docteur Butler lui ayant demandé le motif de cet acte de violence, il répondit froidement : C'est parce qu'ils interceptaient le jour. »

55 La description de ce qu'éprouvait en 1806 le jeune poëte en retrouvant dans le monde l'un de ses anciens condisciples, est bien loin d'égaler ce passage d'une de ses lettres où il parle de la rencontre qu'il fit par hasard de lord Clare sur la route d'Imola à Bologne, en 1821 : « Cette rencontre, » dit-il, « fit pour un moment disparaître toutes les années écoulées depuis ma sortie d'Harrow. Ce que j'éprouvai est inexplicable. Il me semblait sortir du tombeau. Clare, de son côté, était vivement ému, plus que je ne le paraissais moi-même ; car je sentis les battements de son

cœur à l'extrémité de ses doigts, à moins que ce ne fussent les pulsations de mon propre cœur que je sentais. Nous ne passâmes ensemble que cinq minutes, et sur la grand'route encore; mais je n'ai pas une heure dans toute mon existence que je puisse mettre en parallèle avec ces cinq minutes-là. » Nous pouvons aussi citer ce passage intéressant d'une lettre de madame Guiccioli : « En 1822, » dit-elle, « quelques jours avant de quitter Pise, nous étions un soir assis dans le jardin du Palazzo Lanfranchi. Un domestique vint annoncer M. Hobhouse : la légère teinte de mélancolie répandue sur les traits de lord Byron fit place tout à coup à la joie la plus vive, tellement qu'il faillit se trouver mal. Une effrayante pâleur couvrit ses joues, et ses yeux se remplirent de larmes lorsqu'il embrassa son ami; son émotion était si grande, qu'il fut obligé de s'asseoir. »

56 L'honorable John Wingfield, frère de Richard, quatrième vicomte Powerscourt. Il est mort à Coïmbre, dans sa vingtième année, le 14 mai 1814.

57 Le révérend John Cécil Tattersall, mort à vingt-quatre ans, le 8 décembre 1812.

58 Le combat dont il est ici parlé eut lieu par suite de la rencontre fortuite des élèves d'Harrow et de quelques recrues revenant de l'exercice Il paraît qu'en cette occasion la crosse d'un fusil était déjà levée sur la tête de Byron et allait l'étendre sur le carreau, lorsque l'intervention de Tattersall le sauva.

59 John Fitzgibbon, second comte de Clare, né le 2 juin 1792. Son père auquel il succéda le 28 janvier 1802, avait été pendant près de douze ans lord chancelier d'Irlande. Sa seigneurie était en 1832 gouverneur de Bombay. Lord Byron écrivait en 1821 : « Je n'entends jamais, *maintenant* encore, prononcer le nom de *Clare* sans un battement de cœur. »

60 George John, cinquième comte Delawarr, né le 26 octobre 1791. Il succéda à son père, John Richard, le 28 juillet 1795.

61 Il est impossible de lire l'extrait suivant d'une lettre adressée à lord Clare en février 1807, sans rendre hommage à la noble candeur et à la conscience de l'écrivain : « Vous serez étonné d'apprendre que j'ai depuis peu écrit à Delawarr, à l'effet d'expliquer (autant du moins que je pouvais le faire sans compromettre d'*anciens amis*) la cause de mes procédés à son égard, pendant mon séjour à Harrow. Vous devez vous souvenir que ces procédés ont été tant soit peu cavaliers. Depuis lors, j'a découvert qu'il avait été injustement traité par ceux qui m'avaient représenté sa conduite sous un faux jour, et par moi-même, par suite des impressions erronées qu'on m'avait communiquées sur son compte. J'ai donc fait toutes les réparations en mon pouvoir, en faisant l'aveu de ma méprise. Je ne sais si cette démarche réussira. Toutefois, j'ai soulagé ma conscience par cette expiation, qui a dû coûter à un homme de mon caractère; mais l'idée d'avoir, à mon insu, attribué un tort à quelqu'un, m'aurait ôté le sommeil. J'ai réparé ce tort autant qu'il était en moi. »

62 Édouard Noël Long, auquel une pièce de vers est adressée plus bas.

63 Allusions aux discours oratoires que prononçaient les élèves du collége d'Harrow, à l'époque des examens publics.

64 « Je me souviens, » dit Byron, « que ma première déclamation étonna le docteur Drury, et lui arracha (car il en était économe) une expression subite et inaccoutumée de satisfaction, devant tous les déclamateurs, lors de notre première répétition. »

65 Nous ferons remarquer que ce poëme, quoique bien différent dans la catastrophe, est le même sujet que l'épisode de Nisus et Euryale dans l'*Énéide*. *B.*

66 Il est difficile d'en dire la raison, mais il est certain que ces stances, bien supérieures à la plupart des autres poëmes de la jeunesse de Byron, n'ont pas été comprises dans l'édition de 1807. « Écrites à une époque où l'auteur n'avait pas atteint sa dix-neuvième année, » dit M. Moore, « elles montrent combien est née de bonne heure en lui la lutte entre le doute et la piété naturelle. » En lisant la *critique* de la *Revue d'Édimbourg*, il ne faut pas perdre de vue que le volume des *Heures de Paresse* ne contenait pas la *Prière de la Nature*.

67 Compagnon d'études de Byron au collége d'Harrow et à l'université de Cambridge, il entra plus tard dans les gardes.

68 Mistriss Musters.

69 « Notre mariage eût apaisé des haines où le sang de nos pères avait coulé; — il aurait réuni des terres étendues et fertiles; il eût du moins réuni un cœur et deux personnes assez bien assorties par l'âge (elle est mon aînée de deux ans); et—et—et—quel a été le résultat! » *B.*

70 Morven, haute montagne de l'Aberdeenshire.

71 La Dée est une belle rivière, qui prend sa source près de Mar-Lodge et se jette dans la mer à New-Aberdeen.

72 Colbleen est une montagne à l'extrémité des Highlands de l'Écosse, non loin des ruines de Dee-Castle.

73 Ce projet de voyage en Écosse ne fut pas mis à exécution.

74 C'est sous ce nom que Thomas Moore avait publié sa traduction d'*Anacréon*.

75 Un poëte (*horresco referens*) a défié son critique à un combat à mort. Si cet exemple devient contagieux, il faudra nécessairement plonger dans le Styx nos censeurs périodiques. Par quel autre moyen les mettre à l'abri de la fureur d'une nuée d'assaillants? *B.*

76 A la mort d'Allégra, sa fille naturelle, en avril 1822, lord Byron fit transporter à Harrow sa dépouille mortelle pour y être inhumée. « C'est là, » écrivait-il à M. Murray, « que j'espérais reposer moi-même. » Il ajoute : « Il y a dans le *cimetière* un endroit, près du sentier, sur la côte de la colline, d'où l'on découvre Windsor; là se trouve une tombe sous un grand arbre, à l'ombre duquel j'avais coutume de m'asseoir des heures entières lorsque j'étais enfant. C'était ma retraite favorite; mais, comme je me propose d'élever un marbre funéraire à sa mémoire, il vaudra mieux déposer le corps dans l'*église*. » — C'est aussi ce qui fut fait.

77 La *Revue Mensuelle* (*Monthly-Review*), la plus répandue de cette

époque après la *Revue d'Édimbourg*, rendit un compte beaucoup plus favorable des *Heures de Paresse*. « Ces compositions, » dit-elle, « ont en général un ton plaintif et tendre entremêlé parfois de satire ; on y trouve de la facilité, de la force, de l'énergie, de la chaleur. On doit s'attendre à y voir des traces de jeunesse et des négligences ; et nous conseillons sérieusement à notre jeune barde de les réviser et de les corriger avec une modeste persévérance. Nous apercevons dans lord Byron une puissance intellectuelle et une tournure d'idées qui nous font désirer vivement de le voir sagement dirigé dans la carrière de la vie. Il a reçu de la nature des talents, et il est comptable de leur usage. Nous espérons qu'il les rendra utiles à l'humanité, et qu'il y trouvera une source de satisfaction réelle pour lui-même dans sa vieillesse. C'est alors qu'il pourra justement s'écrier avec l'orateur romain : Je n'ai point à déplorer ma vie, comme ont fait souvent beaucoup d'hommes, et des plus savants ; je ne me repens pas d'avoir vécu : car j'ai vécu de manière que mon existence n'a pas été inutile. *Non lubet mihi deplorare vitam, quod multi, et ii docti, sæpe fecerunt, neque me vixisse pœnitet ; quoniam ita vixi, ut non frustra me natum existimem.* »

Lord Byron répondit à la critique d'*Édimbourg* par une satire, et devint l'un des rédacteurs de la *Revue Mensuelle*.

LES

BARDES DE L'ANGLETERRE

ET LES

CRITIQUES DE L'ÉCOSSE,

SATIRE.

Ma foi ! j'aimerais mieux être matou miaulent
Que faiseur de ballade et méchant rimailleur.
SHAKSPEARE.

Des bardes ennuyeux si la race est féconde,
Le critique impudent pareillement abonde.
POPE

PRÉFACE[1].

Tous mes amis, éclairés ou non, m'ont conseillé de ne pas mettre mon nom à cette satire. Si des jeux de mots et des boulets de papier suffisaient pour changer mes déterminations, je me serais conformé à leur avis ; mais les injures ne m'effraient pas, et je ne me laisse pas intimider par des rédacteurs de Revue, amis ou non amis. Je puis dire en conscience que je n'ai attaqué personnellement aucun individu qui n'ait commencé par prendre l'offensive. Les ouvrages d'un auteur sont une propriété publique : quiconque les achète a le droit de les juger, et de publier son opinion si cela lui convient, et les auteurs dont je me suis efforcé de perpétuer le souvenir peuvent faire pour moi ce que j'ai fait pour eux. Je suis sûr qu'ils réussiront beaucoup mieux à critiquer mes écrits qu'à améliorer les leurs. Le but que je me propose n'est pas de prouver que je puis écrire bien, mais, s'il est possible, d'obliger les autres à écrire mieux.

Comme ce poëme a eu beaucoup plus de succès que je ne m'y attendais, j'ai tâché, dans cette édition, d'y faire des additions et des changements qui le rendissent plus digne des regards du public.

La première édition de cette satire, publiée sans nom d'auteur, contenait au sujet du *Pope* de Bowles, quatorze vers composés par l'un de mes amis, homme d'esprit [2], qui vient de mettre sous presse